

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Un grand écrivain. — José Enrique Rodo : *El Camino de Paros*, « Cervantes », Barcelone.

Vers la fin du siècle dernier, l'Amérique espagnole traversait une crise morale profonde. Les courants d'idées qui avaient fait l'Indépendance avaient conduit au mépris de la tradition et à une sorte de divorce avec l'esprit de la race. Le spectacle de l'Espagne, alors en pleine décadence, et l'exemple des Etats-Unis, de jour en jour plus vigoureux, faisaient se méfier de la puissance du génie latin et chercher l'orientation dans la culture anglo-saxonne. D'ailleurs, le positivisme triomphant avait suscité un utilitarisme qui méconnaissait toute véritable idéalité. Dans le domaine de la littérature seulement, la séduction exercée par les Lettres françaises maintenait le culte de la beauté et l'attachement à la culture latine. Fils d'un Espagnol et d'une Uruguayenne, nourri d'une large culture, José Enrique Rodo était pourvu des plus hautes qualités de la race, en même temps qu'il détenait la ferveur d'un idéalisme approprié à l'esprit moderne. Il a été ainsi **un grand Ecrivain** représentatif, révélateur de directions propices, annonciateur du haut destin du Nouveau Monde Latin. Il commença de se faire connaître à la *Revista Nacional*, qu'il avait lui-même fondée en compagnie des frères Martinez Vigil, avec un essai : *El que Vendra*, dans lequel il annonçait le génie attendu qui apporterait la parole de foi et d'idéal, illuminatrice de la conscience chaotique du moment, essai où, inconsciemment, il s'annonçait lui-même. Néanmoins, un grand poète faisait alors triompher le mouvement dit moderniste, qui devait rénover la poésie de langue espagnole : Ruben Dario. Au livre de ce dernier, *Prosas Profanas*, qui venait de paraître, Rodo consacra une analyse très sagace, très riche d'idées, et de la forme la plus nuancée et la plus neuve. Il se déclarait également moderniste, mais ne croyait pas que l'auteur de *Prosas Profanas* fût le « poète de l'Amérique ». La parole de « celui qui viendrait » devait être autre. Et voici que lui-même fait entendre cette parole féconde dans un opuscule devenu fameux : *Ariel*. S'adressant à la jeunesse sous la forme d'un discours magistral, il l'exhorte à développer pleinement la personnalité en un sens élevé et humain, et, l'avertissant du danger de l'utilitarisme anglo-américain qui nous assiège, il l'in-

cite à cultiver la « compréhension du beau » comme norme sûre pour la pratique du bien, cette « esthétique de la conduite », et pour la conquête du véritable avenir hispano-américain : l'unité et l'affirmation de la personnalité du continent latin. Ariel, ce symbole de la raison et du sentiment au-dessus des bas aiguillons de « l'irrationalité », est le génie qui devra nous inspirer. Dans ce livre, Rodo exalte l'esprit grec en même temps que la vertu chrétienne, et proclame la nécessité dans la démocratie d'une hiérarchie de *sélection naturelle*. En son opuscule *Liberalismo y Jacobinismo*, il s'élève contre la fausse démocratie fanatique et intolérante, et s'incline devant la religion qu'il considère la « plus vraie et la plus haute... » Ayant compris que le besoin le plus pressant des sociétés jeunes est d'avoir des hommes véritables, en son livre suivant ; *Motivos de Proteo*, Rodo s'adresse spécialement à la conscience individuelle. Il parle de l'éducation comme régulateur efficace de l'évolution incessante à laquelle notre esprit est soumis, et, en dissertant longuement sur la vocation, que, puisqu'elle n'est pas toujours manifeste, il faut chercher avec fermeté afin de se réaliser dûment, il désigne l'amour comme le stimulant le plus profond de l'aptitude personnelle. L'esprit humain est semblable à Protée, il porte en lui-même la possibilité d'un développement infini. Rodo appelle cet ouvrage un « livre ouvert sur une perspective indéfinie », et telle est bien en effet cette série de méditations sur le problème individuel, que l'auteur a illustrée de nombreux exemples tirés de l'histoire et de la légende. L'artiste dont ce penseur est doublé s'exprime ici parfois sous une forme allégorique, en paraboles d'une grâce et d'une suggestion incomparables. Cependant Rodo devait puiser, dans l'histoire de l'Amérique espagnole, les exemples d'*héroïsme* les plus adéquats à renforcer son œuvre d'animateur. Dans *El Mirador de Prospero*, il nous offre donc, auprès de nombreux travaux de critique d'idées et de lettres, quelques études sur certains hommes représentatifs du continent, études vastes, complexes, intégrales, dans lesquelles les personnalités surgissent palpitantes sur le fond du milieu social ou idéologique de l'époque. Il nous présente ainsi la figure d'« orageux héroïsme » de Bolivar au centre de l'incendie de la Révolution, les curieuses physionomies de l'Equatorien Juan Montalvo et de l'Argentin Juan Maria Gutierrez dans l'ambiance de tyrannie de l'Equateur, ou bien au

milieu de la « floraison spontanée » de la naissante littérature argentine. L'auteur se préoccupe d'exalter les qualités de la race et de faire apprécier les œuvres qui s'inspirent de l'âme et de la terre hispano-américaines. Dans son essai sur « Le Roman nouveau », qui complétait la brochure *El que Vendra*, il avait signalé déjà les possibilités ouvertes au roman autochtone. De sorte qu'au moment où le mouvement moderniste cherchait ses inspirations à l'étranger, Rodo signalait la voie de notre vraie littérature. Mais ce penseur qui avait recommandé l'action ne voulait pas s'en exempter. Se mêlant à la politique, il fit entendre à la Chambre uruguayenne sa parole sage et conciliatrice, et, comme représentant aux fêtes du Centenaire de l'Indépendance du Chili, il apporta à ce pays l'éloge de son passé d'ordre et de progrès et le premier message d'hispano-américanisme, pour ainsi dire, officiel. Mais les sages ne se mêlent pas impunément à la foire de la chose publique. Et bientôt il dut se retirer, désillusionné. Dans *Motivos de Proteo*, il avait indiqué deux moyens pour se renouveler : la solitude et les voyages. Après quelque temps de retraite, il s'embarqua pour l'Europe comme correspondant d'une revue de Buenos-Ayres. Il traversa l'Espagne, à laquelle le rattachaient tant d'affinités, et gagna l'Italie, qui était, pour son âme éprise de beauté, la patrie idéale. Mais la mort l'y surprit au moment culminant de sa carrière littéraire.

Ses derniers articles et ses impressions de voyage ont paru en volume sous le titre de : **El Camino de Paros**. En dépit de sa brièveté et de son hétérogénéité, ce livre est d'une grande importance. Rodo y confirme l'efficacité des déplacements pour l'enrichissement du trésor intérieur. Parmi les pensées que lui suggèrent les pays qu'il parcourt, il retrouve les deux idées centrales de son esprit ; l'amour de la Beauté et la foi en l'avenir de l'Amérique latine, magnifiées et complétées. Il nous fait donc entendre comme jamais la voix de « bronze et de marbre » de la Grèce et de la Renaissance, en même temps qu'il constate « le fait » de « l'unité morale », de l'Amérique espagnole, qui sera demain « unité politique », et qu'il conseille dans ce but quelque chose qu'il n'avait pas encore aperçu : la conservation et la continuité de la tradition. S'inclinant devant le passé dans lequel il faut que nous nous reconnaissons, il a pour le catholicisme, qui forme également une partie de notre tradition, des paroles de

profond respect, il exalte une fois de plus la « littérature qui s'inspire, sans mesquines limitations, de l'amour de la terre », et il ne cesse de recommander tout ce qui peut servir à « l'affirmation d'une manière nationale ». « La persuasion qu'il faut répandre jusqu'à la convertir en sens commun de nos peuples, dit-il, c'est que ni la richesse, ni l'intellectualité, ni la culture, ni la force des armes, ne peuvent suppléer dans l'être des nations, comme elles ne le peuvent pas chez l'individu, à l'absence de cette valeur irréductible et souveraine : être quelqu'un, avoir un caractère personnel. » Sages paroles qui terminent d'une façon superbe son labeur. L'œuvre de Rodo a été ainsi le message attendu par le monde hispano-américain. Elle a apporté, avec le plus fervent souffle de foi, les idées les plus propices. Dans l'ordre philosophique et esthétique, la culture du sentiment de la beauté comme base de l'harmonie individuelle et sociale; dans le champ psychologique et éthique, la persistance de l'éducation comme régulatrice du développement incessant de l'esprit; dans le domaine politique, l'union morale et matérielle de l'Amérique espagnole, la reconstruction de la *Magna Patria* de Bolivar, comme unique moyen de sauver la personnalité nationale et d'échapper à l'absorption anglo-américaine; sur le terrain des Lettres enfin, l'interprétation des suggestions de la race et de la terre, comme seule norme pour créer une littérature autonome. Néanmoins une partie de cette œuvre, écrite pour les Hispano-Américains, par la vertu de son élévation et de sa perfection formelle, dépasse son dessein et atteint une universalité qui la fait appropriée à tous les hommes, ainsi que l'a reconnu le critique anglo-américain Isaac Goldberg, faisant des vœux pour que *Motivos de Proteo* soit traduit en anglais.

Les livres de Rodo ont été accueillis par la jeunesse de tout le continent comme un évangile et, ayant orienté toute une génération, ont été l'objet des commentaires les plus enthousiastes. A l'occasion de la mort du grand écrivain, de nombreux critiques ont publié des études sur son œuvre, dont les plus intéressantes sont un livre de V. Perez Petit, qui contient une biographie complète, un essai de Max Henriquez Ureña, qui est une synthèse très réussie, une brochure de Gonzalo Zaldumbide, riche d'idées et d'aperçus sur le monde hispano-américain, et un article de Pedro Henriquez Ureña, qui est peut-être le jugement le plus

juste qui ait été écrit sur cette œuvre. Mais tandis que, durant la vie de Rodo, ses commentateurs n'ont fait que le louer, maintenant quelques-uns se sont permis de le critiquer sévèrement. L'écrivain péruvien V. Garcia Calderon a été le premier, à ce que je crois, à émettre des réserves sur son labeur, dans un opuscule que je n'ai pas reçu. Mais étant donnée la nationalité de ce critique, on peut se demander si le fait que Rodo se soit déclaré admirateur du Chili n'aura pas influencé inconsciemment son jugement. Gonzalo Zaldumbide, dans son étude élogieuse par certains côtés, s'arrête à préciser les influences et les limitations du grand écrivain. Il dénie l'originalité à son œuvre, l'efficacité à *Motivos de Proteo*, et il en critique la forme. Mais si Rodo, comme d'ailleurs tous nos écrivains d'hier, a subi des influences, s'il a trouvé des inspirations dans Renan, Guyau, Taine, Bergson, Emerson, il a su les modifier selon sa propre conception, et les présenter en une forme très personnelle. Parlant de son concept de l'aristocratie intellectuelle, Francis de Miomandre, dans la belle étude qu'il lui a consacrée, reconnaît que son point de vue « constitue un progrès évident sur celui de Renan, trop dédaigneux et surtout trop désespéré ». Quant à ses limitations, comme le manque d'ironie, peut-on demander aux écrivains d'être complets ? Les insuffisances mêmes ne servent-elles pas à délimiter leur personnalité ? *Motivos de Proteo* est précisément le livre le plus important de Rodo parce qu'ici, en unissant au principe bergsonien de l'évolution créatrice « l'idéal d'une norme d'action pour la vie », c'est où il se montre le plus original, comme l'a fait remarquer Pedro Henriquez Ureña. En ce qui concerne sa forme, dans laquelle la langue la plus pure s'enrichit de certains néologismes nécessaires, n'est-elle pas le meilleur exemple de ce que devrait être aujourd'hui l'écriture hispano-américaine ? Un écrivain d'Espagne, ce pays que Rodo aima si profondément, Ramiro de Maetzu, a censuré l'auteur d'*Ariel* en une série d'articles, non plus pour ce qu'il a dit, mais pour ce que, selon lui, il n'a pas dit : la nécessité du développement matériel et de la volonté de puissance. Mais envisageant nos problèmes d'un point de vue intellectuel, Rodo devait nécessairement se concrétiser aux normes idéales, laissant aux économistes et aux hommes politiques le soin des choses matérielles, bien que sans les oublier cependant : dans son premier livre

s'occupe du développement extérieur de la société, et, dans un article du *Camino de Paros*, il dit que la grandeur matérielle, « loin d'être répréhensible », « est une énergie nécessaire qui complète les autres », et il salue l'avenir « dans la plénitude de la force, de la gloire et du pouvoir ». Mais c'est un compatriote de Rodo, Alberto Zum Felde, qui l'a attaqué le plus rudement. Dans un livre dont je me suis déjà occupé, non seulement il lui dénie toute originalité et toute portée, mais il va jusqu'à énoncer que son œuvre constitue un « facteur de décadence ». Mais il est de fait que Rodo a montré la route à tous nos meilleurs écrivains actuels, et que ses idées (au moins son dessein d'unité continentale et son aspiration à une littérature autochtone) sont l'évangile du mouvement littéraire qui triomphe aujourd'hui dans le continent, le Mondonovisme, ainsi que je me plais à l'appeler. Si donc ces critiques prouvent quelque chose, c'est la vitalité de l'œuvre de José Enrique Rodo, puisque, datant pour sa plus grande partie de bien des années, elle continue de susciter des commentaires passionnés. La période de silence qui suit la mort des grands écrivains n'est pas encore arrivée pour Rodo et peut-être n'arrivera-t-elle jamais : ses idées centrales sont l'axe de la grandeur future de l'Amérique espagnole.

FRANCISCO CONTRERAS.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

A. Jouet : *Ce qu'est devenue la Victoire*, J. Peyronnel. — A. Mascarel : *France et Italie*, Perrin. — M. Larcher : *La Guerre turque dans la guerre mondiale*, Chiron. — Ed. Vermeil : *Les Origines de la guerre*, Payot. — P. Renouvin : *Les Formes du gouvernement de guerre*, les Presses Universitaires.

M. Alph. Jouet, avocat honoraire à la Cour, est de ceux qui ne peuvent se consoler de *Versailles, Locarno, Genève*. Dans **Ce qu'est devenue la Victoire**, il expose, en s'appuyant sur des citations intéressantes, comment et combien les espérances de beaucoup d'entre nous ont été déçues par ce qui s'est passé depuis l'armistice. La France, dit-il, *a perdu la paix* et il en accuse alternativement nos Alliés et nos hommes d'État. M'est avis que c'est surtout ces derniers qui méritent nos reproches, mais en grande partie pour avoir cherché à donner satisfaction aux prétentions exagérées dont M. Jouet est l'un des représentants. Aussi ne lui donnerais-je raison que sur un point, sur